

## Un fragile écrin pour l'art contemporain à Téhéran.



Exposition sur l'artiste homosexuel Pier Paolo Pasolini à l'Argo Factory, à Téhéran, en septembre.

### Texte Roxana Azimi

**Installée dans une ancienne brasserie superbement rénovée, l'Argo Factory expose les artistes iraniens et internationaux les plus pointus. Une ouverture qui ne tient qu'à un fil : avec la contestation en cours, le centre a provisoirement fermé ses portes.**

Dans le centre-ville de Téhéran, au milieu d'immeubles modernes ingrats, la grande cheminée en brique d'Argo Factory fait l'effet d'un phare. Depuis sa création, il y a cinq ans, ce centre d'art privé s'est imposé comme l'un des lieux incontournables de la capitale iranienne, avec une programmation, ultracontemporaine et internationale, qui se veut digne des musées les plus pointus d'Europe ou d'Amérique du Nord. « *C'est tout bonnement l'un des plus beaux lieux de Téhéran* », s'enthousiasme la photographe Newsha Tavakolian, dont le travail y a été exposé en 2020. Dans tous les cas, l'un de ceux qui expriment autant le besoin d'oxygène du milieu de la culture iranien, dont les yeux sont sans cesse tournés vers le reste du monde, que la complexité au sein de laquelle les arts évoluent dans le pays.

Les expositions de la fondation, baptisée en référence à la bière Argo, produite dans ses murs avant la révolution islamique, attirent jusqu'à 10 000 visiteurs, un record quand d'autres établissements plafonnent à quelques centaines d'entrées. Fin octobre devait s'ouvrir celle d'un artiste conceptuel très en vue, l'Allemand Michael Sailstorfer. Devait suivre une exposition du cinéaste français chéri des cinéphiles Chris Marker, disparu en 2012, sous le commissariat du critique français Jean-Michel Frodon. La réhabilitation récente de l'usine de bière par l'agence new-yorkaise d'Ahmadreza Schricker (Asa North) n'a pas non plus échappé aux jurys des prix d'architecture Aga Khan et Dezeen, qui ont tout deux récompensé son travail. En d'autres temps, le fondateur d'Argo Factory, le mécène Hamidreza Pejman, aurait dignement fêté cette consécration. Mais, depuis le soulèvement de la jeunesse iranienne violemment réprimé par la police, il a provisoirement fermé les portes d'Argo. « *Notre public est composé d'étudiants qu'on se doit d'écouter, explique l'entrepreneur de 42 ans. S'ils décident de ne plus aller en cours, nous devons nous aussi fermer.* » Hamidreza Pejman, qui a fait fortune dans le bâtiment sous la présidence de l'ultraconservateur Mahmoud Ahmadinejad, pèse ses mots, nous enjoignant de ne pas les dénaturer. « *Je dois être politiquement correct, murmure-t-il. Dieu sait ce qui peut se passer ! Je vis en Iran, je veux garder une petite fenêtre ouverte.* »

L'ambiance était tout autre en 2016 quand le collectionneur rachète pour 2 millions de dollars ce grand complexe en brique. Un an après l'accord sur le nucléaire iranien signé à Vienne, les clignotants sont au vert. « *Les étrangers commençaient à revenir en Iran, on avait le sentiment qu'on allait faire partie du monde* », se souvient Hamidreza Pejman. À l'époque, la scène artistique se résume au musée d'art contemporain, agonisant, et à une multitude de galeries commerciales montrant de l'art local sans projet cohérent. Hamidreza Pejman se fixe alors deux objectifs : combler le vide et rompre l'isolement dont souffre le pays en tissant des liens avec l'Occident.

Pour inaugurer, en 2017, le lieu encore en friche, il fait le choix non pas d'un artiste iranien, mais du Franco-Algérien Neïl Beloufa, dont l'œuvre démonte les clichés et la propagande. « *Hamidreza pensait qu'en attirant le public international à Téhéran il pourrait placer les artistes iraniens sur l'échiquier mondial* », résume ce dernier. Argo Factory ambitionne alors de montrer d'autres artistes ultra-pointus tels que le plasticien français Philippe Parreno. Mais, en novembre 2018, l'entrée en vigueur de nouvelles sanctions américaines contre la République islamique voulues par Donald Trump freine cet élan. Hamidreza Pejman doit renoncer aux partenariats avec la marque danoise Fritz Hansen, qui avait prévu de fournir le mobilier, et avec l'Allemand Siemens, qui offrait la climatisation en échange d'un espace dédié sur le site. La programmation aussi se resserre sur la scène iranienne, mais la qualité est toujours au rendez-vous. « *Pejman ne reste pas à la surface des choses, ce qu'il fait est profond* », salue Odile Burluraux, conservatrice au Musée d'art moderne de Paris, qui y a organisé une exposition en 2021.

Hamidreza Pejman, pour autant, ne fait pas l'unanimité. Début novembre, un compte Twitter depuis suspendu l'accuse publiquement de blanchiment en Europe pour le compte du régime et livre son numéro de téléphone en pâture. « *Je ne bénéficie d'aucune protection, je n'ai pas d'autre passeport que l'iranien, se défend-il. J'ai un visa touristique pour voyager, ce qui ne permet pas de détenir de société ou de compte bancaire en Europe. Je ne vois pas ce que je pourrais blanchir, mon business n'a jamais été avec l'Europe mais avec la Chine.* » « *Propager des rumeurs, c'est le sport national en Iran, balaye un artiste iranien qui préfère rester anonyme. Bien sûr, pour réussir un lieu comme Argo, il faut des appuis. Mais Pejman est fiable et professionnel, quand d'autres ne le sont pas.* »

Sans être contestataire, Hamidreza Pejman n'échappe pas non plus à la censure. Cet été, le ministère de la culture et de l'orientation islamique lui a intimé l'ordre de fermer une exposition consacrée au cinéaste italien Pier Paolo Pasolini. Hamidreza Pejman avait pourtant pris le soin de faire valider les photos du séjour du réalisateur en Iran et s'était gardé de projeter les films jugés scandaleux. S'ensuivent de longues négociations et quelques compromis pour sauver l'accrochage. En septembre, il lui a été interdit de projeter le film *À vendredi, Robinson*, de Mitra Farahani, qu'il a coproduit – un incroyable dialogue entre deux cinéastes, l'un mondialement connu, le Suisse Jean-Luc Godard, l'autre, Ebrahim Golestan, au parcours plus confidentiel. À chaque écueil, Hamidreza Pejman serre les dents, mais garde le cap. L'architecte établi à New York Ahmadreza Schricker veut y croire : « *Le fait qu'Argo a vu le jour nous rappelle comment nous avons réussi à survivre toutes ces années, avec peu de choses, sous la pression et les sanctions, et que nous ne perdons jamais espoir.* »